

Il n'est jamais normal d'inscrire sciemment les cadavres au milieu des ordures. Dans deux cas présentés dans l'ouvrage, la situation relève essentiellement du fait divers. Le caractère anecdotique, sur le simple plan statistique, ne préjuge pas de la valeur individuelle ou sociale de ce type de contexte. Pour l'exemple contemporain argentin (Perelman, p. 109-135), il y a ainsi une lecture politique qui n'est pas possible pour l'époque médiévale, en Normandie (Thomann *et al.*, p. 95-107). Dans ces deux cas, la norme est bien connue, c'est l'inhumation en cimetière. On conçoit aisément la difficulté si tel n'était pas le cas et que ces morts hors normes fussent les seuls identifiés.

Enfin, les interventions sur les corps vivants, les analyses menées sur les corps morts posent de manière renouvelée la question de l'humain. Du point de vue philosophique, et par voie de conséquence juridique, est-ce qu'un fragment matériel infime d'un être humain ou une molécule humaine lie encore les personnes qui les étudient, les analyses ou les stockent au respect dû à la personne humaine ? Peut-on réifier sans autre forme de procès de tels parcelles humaines et donc à la fin de la chaîne d'utilisation les assimiler aux déchets communs ? L'exemple du laboratoire de la police de Rio de Janeiro montre en outre que l'éthique doit s'accommoder des réalités matérielles (Fonseca et Grazinoli-Garrido, p. 227-251). Enfin, si le sort de la dépouille et des restes ultimes est déjà une difficulté, comment faut-il considérer les restes d'un être qui n'a pas été enregistré comme tel ? Les problèmes posés par les corps des fœtus ne trouvent aucune réponse satisfaisante qui conjugue les plans sentimental, juridique ou philosophique (Charrier *et al.*, p. 253-279). Plus qu'un véritable encadrement formel, ce qui est proposé est une adaptation des pratiques guidée par les revendications des parents.

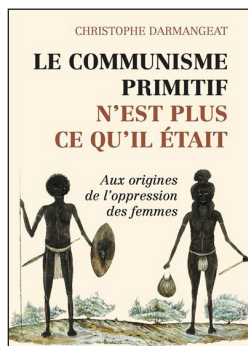
Les douze études qui nous sont présentées sont, ainsi, disparates. L'hétérogénéité n'est pas tant créée par la juxtaposition de disciplines différentes.

L'entremêlement des contributions issues de l'archéologie et de l'anthropologie culturelle fonctionne plutôt bien et l'on ne saurait trop conseiller aux praticiens de l'une et l'autre disciplines de s'intéresser aux propos des « autres ». Il n'y ni modèle ni interprétation toute faite à retirer, mais bien des éléments pour nourrir la réflexion sur le monde des morts en général. De fait, le caractère disparate de l'ouvrage tient aux différentes lectures du sujet. Si dans tous les cas les deux termes « restes humains » et « espaces détritiques » sont bien pris en compte, le rapport entre les deux et les interrogations qu'il suscite varient du tout au tout. Il est dommage que seuls quelques articles tentent une interprétation de ce rapport, laissant au lecteur le soin d'envisager la valeur universelle de chacun des propos. Du point de vue social, la mort est bien un processus au cours duquel le sujet peut à tout moment devenir déchet. Il peut s'agir de la totalité du cadavre dans le cas d'une mauvaise mort, ou d'une partie du corps dans le cas d'une relique « inversée » ou d'un extrait conservé dans un but pratique, voire de restes dont l'identité du propriétaire ou même la nature humaine est oubliée. La relégation du mort peut même être la conséquence inéluctable de celle du vivant avant le décès.

On pourra éventuellement regretter l'absence d'une véritable synthèse, mais la diversité des situations eût sans doute rendu l'exercice artificiel. En tout état de cause, il s'agit d'un ouvrage plaisant, où les cas abordés sont souvent présentés de manière très factuelle, mais dont la diversité brise la monotonie.

**Philippe CHAMBON**

CNRS-UMR 7206 Éco-anthropologie  
Musée de l'Homme  
17 place du Trocadéro  
75116 Paris



**DARMANGEAT Christophe (2022)** – *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était. Aux origines de l'oppression des femmes*, Toulouse, Éditions Smolny, 396 p., 20 €.

Il s'agit de la troisième édition de cet ouvrage paru en 2008 puis en 2012. À l'occasion de cette nouvelle mouture, j'ai pensé que les lecteurs de la SPF seraient intéressés par ce livre, comme je l'ai été, pour son apport à la réflexion archéologique. Il relate les formes de l'oppression des femmes et de la domination masculine à travers le monde, chez les chasseurs-cueilleurs, les horticulteurs, les pasteurs et autres agriculteurs et met en lumière ce que ces informations nous apprennent sur l'origine des inégalités entre les sexes. Notons en premier lieu qu'il s'agit de la seule

thèse en langue française sur ce sujet, voire de la seule synthèse tout court.

Le style d'écriture est vif, plaisant, très clair. La documentation mobilisée est impressionnante et concerne toutes les régions du globe : horticulteurs avec ou sans richesse, chasseurs-cueilleurs sans richesse, d'Amazonie, de Nouvelle Guinée, de la Terre de Feu, du Groenland et d'Alaska, d'Australie, d'Afrique, d'Amérique du Nord et du Sud, d'Asie et d'Europe. Un atlas des peuples cités – de même qu'un index – est disponible à la fin de l'ouvrage ainsi qu'une imposante bibliographie. Un index des noms de personnes est également fourni.

Le livre s'ouvre sur une préface rédigée par l'auteur, également publiée dans la revue *La Pensée* où elle est intitulée « Le matriarcat primitif n'est plus ce qu'il n'a jamais été ». Christophe Darmangeat y explique que les modifications depuis de l'édition 2012 ont été marginales, cette préface en étant l'apport principal. Cette dernière lui permet de situer son propos dans le contexte des années 2020, particulièrement fructueux en productions sur les

femmes préhistoriques, et il en profite pour rappeler que ce sujet doit être abordé avec « rigueur » et « prudence », exigences scientifiques parfois laissées de côté « au profit d'annonces tapageuses ». À l'appui, il convoque les données ethnologiques qui devraient nous inciter à réfléchir avec prudence et subtilité sur les formes des rapports de genre à la préhistoire, en particulier lorsqu'il s'agit d'envisager la division sexuée du travail. Sont ensuite mentionnées quelques thématiques qui font débat, telles que celle des rapports entre domination et exploitation, la première n'entraînant pas nécessairement la seconde, les différences alimentaires hommes/femmes et le dimorphisme sexuel de taille, ou encore les fondements biologiques et cognitifs des comportements sexués (rôle de la testostérone, conformation du cerveau des deux sexes, sélection des comportements les plus avantageux au cours de l'évolution, etc.).

Le livre en lui-même est composé de huit chapitres, d'une introduction et d'une conclusion.

Le fondement de l'étude, exposé dans l'introduction, consiste en une revue critique de l'ouvrage de Friedrich Engels, publié en 1884 et intitulé *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*. L'un des objectifs de cette publication était de populariser les travaux de l'anthropologue américain Lewis H. Morgan (1877) qui avait décrit les Iroquois comme une société sans classes ni État. Pour Marx et Engels, cette situation, et son corollaire le communisme primitif, devaient également caractériser les peuples au commencement de l'humanité, l'évolution économique vers l'agriculture les ayant ensuite entraînés vers le développement des richesses, la propriété privée, l'invention des classes sociales et l'oppression des femmes. Christophe Darmangeat propose de tester ces théories à la lumière des connaissances actuelles.

Le chapitre I (« Le cadre chronologique : les périodes de la Préhistoire ») précise les chronologies, telles qu'elles furent définies au XIX<sup>e</sup> siècle et telles qu'elles sont maintenant. Ce cadre posé, le chapitre II (« Les aventuriers de la matriarce perdue ») rappelle que le débat sur la place des femmes dans les temps les plus reculés est vieux d'au moins 140 années. Il a été tout particulièrement virulent dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, quand Marx, Engels et Morgan, mais aussi le juriste Johann Jakob Bachofen (1861), affirmaient, à contre-courant des mœurs de l'époque, que les femmes avaient autrefois été les égales des hommes, voire qu'elles avaient eu une position prépondérante dans une sorte de matriarcat primitif – ou gynécocratie. Ces controverses ont encore cours de nos jours où on continue de s'affronter sur la réalité d'un matriarcat primitif, perçu par certains comme la preuve de la réversibilité du patriarcat moderne. Ce chapitre détaille ensuite les fondements assurant l'égalité des sexes tels que Bachofen et Engels les ont envisagés : une maternité triomphante célébrée par des mythes religieux et gage d'égalité et de paix pour le premier ; une économie reposant sur une complémentarité des activités des hommes et des femmes pour le second. On comprend déjà que la consistance des sociétés égalitaires et gynécocratiques varie d'un auteur à l'autre. Ces oscillations

se poursuivent jusqu'à nos jours ; s'y ajouteront la thèse de la Grande Déesse ou de la Déesse Mère défendue par Marija Gimbutas (Gimbutas, 1989, 1991), l'idée que les femmes sont à l'origine de bien des progrès techniques (Reed, 1979) ou encore que le matriarcat se caractérise par l'absence de domination d'un sexe sur l'autre (Goettner-Abendroth, 2019). L'auteur conclut que tout cela fait du matriarcat primitif un concept éminemment fluctuant qui ne résiste guère à un examen attentif.

C'est l'objet du chapitre III (« L'impossible quête du matriarcat ») que de déconstruire minutieusement ces thèses. L'auteur rappelle d'abord que la fonction des mythes sur lesquels s'appuie Bachofen (*l'Orestie*, les Amazones) n'est pas de décrire le passé mais de justifier le présent et qu'ils ne sont par conséquent d'aucune fiabilité quant à l'histoire qu'ils racontent. Par exemple, dans de très nombreuses sociétés de chasseurs-cueilleurs ou d'agriculteurs, la domination masculine est justifiée par des mythes expliquant qu'autrefois les femmes dominaient mais que régnait le désordre le plus complet jusqu'à ce que les hommes les renversent et s'emparent du pouvoir. Quant aux statuettes et autres représentations féminines, dont l'abondance matérialiserait pour certains le culte de la Grande Déesse et l'égalité des sexes, leur statut ambigu a depuis longtemps été dénoncé par de nombreux archéologues et anthropologues. Christophe Darmangeat y ajoute que, dans bien des sociétés traditionnelles, le sexe des divinités n'est en rien corrélé avec la considération apportée à ce sexe dans la vie réelle. Enfin, il dénonce la stérilité des démarches qui consistent à affirmer, sans arguments tangibles, que les femmes – ou les hommes – seraient à l'origine de telle ou telle innovation majeure de l'histoire de l'humanité.

Dans la deuxième partie de ce chapitre, l'auteur examine d'autres arguments, notamment celui de la supposée filiation matrilinéaire qui aurait prévalu à l'origine de l'humanité. Pour les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, elle serait fondée sur le fait que, durant la Préhistoire comme dans les sociétés traditionnelles, aucun moyen objectif ne permettait d'identifier le père, voire que le lien entre rapports sexuels et procréation était ignoré. Ces idées, parfois reprises par des archéologues, sont démenties par les données ethnographiques. D'abord, la totalité des peuples rapprochent pratique sexuelle et production des enfants, ne serait-ce que par l'observation des animaux. De plus, dans de très nombreuses sociétés, les substances masculines comme féminines étaient réputées jouer un rôle dans la fécondation et la formation de l'embryon : par exemple, le sperme fabriquerait les os ou le cerveau. Quant à la paternité biologique, si celle-ci restait « scientifiquement » inaccessible à ces populations, une paternité sociale était presque partout instaurée sous des formes variées, en contexte patrilinéaire comme matrilinéaire. Enfin, l'hypothèse que la filiation patrilinéaire succéderait au système matrilinéaire avec le développement de la richesse, ne résiste pas mieux aux observations anthropologiques : non seulement chasseurs-cueilleurs, horticulteurs ou agriculteurs pratiquent l'un ou l'autre système, mais aucun schéma général ne se dégage. Surtout, la

matrilinéarité, même combinée avec la matrilocalité, ne confère pas toujours aux femmes une meilleure position que la patrilinéarité – un frère, un père, un oncle pouvant exercer l'autorité sur elles. De plus, chez les peuples où le statut des femmes est élevé, comme chez les Iroquois, les plus hautes fonctions politiques leurs sont inaccessibles dans la plupart des cas. Pour Christophe Darmangeat, à moins de tordre le concept, le matriarcat, c'est-à-dire la domination des femmes sur les hommes, n'a jamais existé et sa démonstration est tout à fait convaincante.

Le quatrième chapitre (« Vingt-quatre millénaires de la vie des femmes ») s'ouvre sur la question de l'apparition de la domination masculine. À ce sujet, l'auteur interroge la validité des observations ethnographiques, parfois remises en cause en raison des modifications des modes de vie autochtones au contact des Occidentaux ou parce qu'elles seraient construites sur un biais culturel propre aux observateurs. Si cette affirmation est vraie dans une certaine mesure (et l'auteur recense ces cas), elle ne peut aucunement s'appliquer à l'ensemble des très nombreuses situations dont Christophe Darmangeat livre le détail dans les pages qui suivent. Ici, le propos est découpé selon les types d'économie en jeu (chasseurs-cueilleurs, horticulteurs, avec ou sans richesses) et, pour de multiples peuples à travers le monde, sont évoqués les conditions faites aux femmes, la considération envers le sexe féminin, les droits et les devoirs, la justice et les châtements, la liberté de mouvement, le degré d'autonomie économique, le poids politique ou religieux, etc. Il ressort que la domination masculine caractérise une écrasante majorité de sociétés mais selon des formes et des intensités variables. Par exemple, les chasseurs-cueilleurs de la Terre de Feu ou d'Australie considéraient les femmes comme inférieures et exerçaient une domination masculine parfois très brutale ; d'autres, comme les Bushmen !Kung et les Pygmées évoluaient dans des rapports de sexe plus « équilibrés », selon le terme de l'auteur. Pour autant, cette variabilité ne masque pas quelques régularités que la suite du livre s'attache à explorer.

Les trois chapitres suivants sont en effet consacrés à la place de l'économie (chapitre V), de la division sexuelle du travail (chapitre VI) et aux pouvoirs et contre-pouvoirs (chapitre VII) dans les conditions faites aux femmes. Le chapitre V commence par examiner le rapport entre les tâches productives et le poids social des femmes. Si Engels envisageait, et d'autres après lui, que l'égalité originelle entre les sexes était fondée sur la complémentarité productive entre hommes et femmes, la littérature ethnographique montre au contraire qu'il n'y a pas de corrélation entre les types d'économie et la condition féminine. Néanmoins, quelques tendances se dégagent : l'exécution du travail productif des femmes ne leur garantit nullement une position élevée, et c'est souvent plutôt le contraire qui se produit ; en revanche, dès lors qu'elles contrôlent tout ou partie des activités productives, un contre-pouvoir à la domination masculine est possible ; enfin, l'auteur démontre que les systèmes productifs et économiques fonctionnent invariablement dans le cadre d'une division

du travail entre les sexes, question détaillée dans le chapitre suivant.

Le chapitre VI (« Des lances et des bâtons : la division sexuelle du travail ») met en évidence, à l'aide des données fournies par le *Standard Cross-Cultural Sample*, que la division sexuelle du travail est une réalité universelle et que certaines activités sont quasi exclusivement masculines : la chasse au grand gibier et la guerre, qui requièrent la mise à mort par armes létales, en font partie. D'autres, comme la poterie, la cueillette ou le tissage sont en grande majorité des domaines féminins. L'auteur se propose de rechercher les raisons profondes et objectives de ces séparations, déjà remarquées et discutées par divers auteurs (Murdock et Provost, 1973 ; Tabet, 1979 ; Testart, 1986, 2014 ; Brightman, 1996), dans une perspective matérialiste. D'abord, il met en avant l'avantage productif qu'il y aurait à répartir le travail par groupes spécialisés. Cette spécialisation se serait en premier lieu concrétisée sur la base de la division primaire, immédiatement perceptible, que sont les différences biologiques des sexes. Enfin, cette démarcation aurait été consolidée par l'intervention de systèmes de croyances surnaturelles. À l'aide d'exemples ethnographiques, l'auteur propose de considérer que le monopole masculin des armes létales constitue le fondement même de la domination masculine sur laquelle d'autres mécanismes s'ancrent. Basé au départ sur des contraintes physiologiques et économiques, ce contrôle des moyens de la violence par les hommes leur confère une position dominante et leur permet d'exercer un rôle décisif dans la guerre et la politique extérieure dans lesquelles l'échange des femmes constitue souvent une condition stratégique. D'autres explications peuvent se combiner avec celle-ci : l'idéologie du sang développée notamment par Testart (1987, 2014) en est une ; la faculté procréatrice des femmes qui serait ainsi accaparée par les hommes en est une autre (Héritier, 1996). Mais, de mon point de vue, la question n'est pas encore résolue.

Le chapitre VII (« Évolutions, pouvoirs et contre-pouvoirs ») illustre la variabilité et l'évolution de la domination masculine sous différents angles : la richesse et la propriété privée, l'émergence des classes sociales, la politique et la guerre. Dans les sociétés sans richesse, l'acquisition des femmes, un des mécanismes essentiels de la domination masculine, procédait de deux manières : par l'échange des sœurs ou par le service pour la fiancée où le marié se mettait à la disposition de ses beaux-parents. La production de richesses rebat les cartes : les biens produits et échangés permettent d'obtenir des femmes (système dit du prix de la fiancée), et celles-ci sont vues comme des productrices de richesses et des génitrices potentielles de filles à « vendre ». Quant à la guerre, si quelques guerrières peuvent être relevées dans certaines ethnies (dans le royaume du Dahomey, par exemple), l'immense majorité des sociétés ne reconnaît que des guerriers. Il en est de même pour la politique dont les femmes, souvent traitées en mineures à vie, sont la plupart du temps exclues. Si elles ont pu parfois y être admises, il s'agissait souvent de personnages de haut rang. Ou alors, leur poids économique leur conférerait une certaine influence politique

sous réserve que leur activité englobe, non seulement la maîtrise des activités productives, mais aussi celle de la distribution des produits. C'est le cas, par exemple, des Iroquois ou des Na de Chine. Quant à l'émergence des classes sociales, elle n'est pas en tant que telle à l'origine de la dégradation du statut des femmes. Pour Christophe Darmangeat, c'est plutôt l'agriculture intensive investie par les hommes, avec le développement de la charrue et l'irrigation, qui aurait précipité les femmes dans leur sort de mère et de domestique écartées de la sphère publique, que celle-ci concerne le domaine productif, social ou politique.

Dans le chapitre VIII, Christophe Darmangeat évoque « Les témoignages du passé » afin de déterminer si les traits généraux développés précédemment trouvent un écho dans les données archéologiques. D'abord, les cas douteux, comme le matriarcat minoen, la dame blanche avec arc et flèche des Bushmen ou encore les supposées chasseuses d'Indian Knoll (Kentucky), sont écartés après une analyse minutieuse. Les guerrières sarmates du VIII<sup>e</sup> siècle av. notre ère constituent, quant à elles, l'exception qui confirme la règle mais la majorité des informations disponibles est conforme aux régularités énoncées, notamment en ce qui concerne la division du travail : l'iconographie montre des hommes à la chasse (Levant espagnol), des femmes s'occupant des enfants (Mayas), des hommes avec des charrues (val Camonica), des femmes tissant, etc. ; l'archéologie funéraire ne dément pas non plus la division sexuelle du travail précédemment décrite.

Vient la conclusion. De manière inattendue, elle décrit les avantages du capitalisme pour l'amélioration de la condition des femmes. En effet, en instaurant la monétisation de la force de travail, ce serait le seul système à même de faire disparaître la division sexuelle des tâches : le travail s'échange contre de la monnaie et qu'importe le sexe du travailleur. En cela, il porte en germe l'effacement des individus sexués et l'indifférenciation des rôles sociaux. Bien sûr, nous sommes encore très loin de l'égalité des sexes et le capitalisme est aussi l'un des meilleurs producteurs d'injustices et d'inégalités, et un grand défenseur du patriarcat. C'est néanmoins dans ce cadre que, selon Christophe Darmangeat, les progrès les plus notables en matière d'émancipation féminine ont été réalisés, de fait comme de droit.

En guise de bilan, on peut affirmer qu'il n'y a désormais plus aucun doute quant à l'universalité de la domination masculine et cet ouvrage en est une démonstration magistrale. Pour ma part, j'espère avoir convaincu le lecteur de la SPF de tout l'intérêt que revêt ce travail pour notre discipline. On voit qu'il ne s'agit pas, comme on l'entend parfois, d'utiliser les informations qu'il contient au service d'un comparatisme ethnographique débridé. En revanche, ce livre doit nous conduire à ouvrir des pistes, à revoir et à affiner nos hypothèses et nos interprétations, à nuancer nos affirmations, à détecter l'évidence trompeuse. Il nous invite également à rechercher

les origines de la domination masculine mais révèle en même temps à quel point la question est complexe et ne souffre aucune approximation. À l'heure où les études de genre sur la Préhistoire et la Protohistoire se développent dans les pays francophones, cet ouvrage est une référence incontournable.

### Références bibliographiques

- BACHOFEN J. J. (1861) – *Le droit maternel. Recherche sur la gynécocratie de l'Antiquité dans sa nature religieuse et politique*, trad. et préf. par É. Barilier, Lausanne, L'Âge d'homme, 1996, 1373 p.
- BRIGHTMAN R. (1996) – The Sexual Division of Foraging Labor: Biology, Taboo and Gender Politics, *Comparative Studies in Society and History*, 384, p. 687-729.
- DARMANGEAT C. (2022) – Le matriarcat primitif n'est plus ce qu'il n'a jamais été, *La Pensée*, 410, p. 131-142. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03738415/document>.
- ENGELS F. (1884) – *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État. À propos des recherches de L.H. Morgan*, Moscou, Éditions du Progrès, 157 p.
- GIMBUTAS M. (1989) – *The Language of the Goddess: Unearthing the Hidden Symbols of Western Civilization*, San Francisco, Harper & Row, 388 p.
- GIMBUTAS M. (1991) – *The Civilization of the Goddess: The World of Old Europe*, San Francisco, Harper, 542 p.
- GOETTNER-ABENDROTH H. (2019) – *Les sociétés matriarcales. Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, Paris, Des Femmes, 574 p.
- HÉRITIER F. (1996) – *Masculin/féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 336 p.
- MORGAN L. H. (1877) – *La société archaïque*, Paris, Anthropos, 1971, 653 p.
- MURDOCK G. P., PROVOST C. (1973) – Factors in the Division of Labor by Sex. A Cross-Cultural Analysis, *Ethnology*, 12, 2, p. 203-225.
- REED E. (1979) – *Féminisme et anthropologie*, Paris, Denoël, 272 p.
- TABET P. (1979) – Les Mains, les outils, les armes, in Les catégories de sexe en anthropologie sociale, Paris, *L'Homme*, 19, 3/4, p. 5-61.
- TESTART A. (1986) – *Essai sur les fondements de la division sexuelle du travail chez les chasseurs-cueilleurs*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales (coll. Cahiers de l'Homme, nouvelle série, 25), 102 p.
- TESTART A. (2014) – *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque des Sciences humaines), 192 p.

Anne AUGEREAU  
Inrap, UMR Temps